

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, FEVRIER 1898.

No. 162

SOMMAIRE

Décentralisation, *Vieux-Rouge* — Le "Jocularisme" *Vieux-Bleu* — "No liberals need apply," *Libéral* — QUESTIONS DU JOUR: La morale publique et la religion, *P.-C. de Vildedeuil* — Le 12 janvier 1848 à Palerme — La Permission, *Henri Lavedan* — Coups de crayon, *Rigolo* — FEUILLETON: Rome, [*Suite et Fin.*] *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

DECENTRALISATION

Décentralisation !

Ce mot a été dans notre pays tout un programme. Dans d'autres il l'est encore ; de fait, sous la rubrique de "révision de la constitution," le plus gros but visé est souvent celui de décentraliser.

Décentraliser, c'est presque l'alpha et l'omega du régime constitutionnel.

C'est donner autant que possible à tous le pouvoir qui appartient à tous.

C'est une formule plus courte pour celle que l'on méconnaît trop souvent : Gouverner le peuple par le peuple.

Comme la décentralisation à outrance serait ainsi que tous les extrêmes, un danger pour le moins aussi grand que le danger qu'on aurait voulu faire disparaître, on s'est arrêté sagement, dans notre pays surtout, à la limiter aux pouvoirs municipaux.

Le pouvoir fédéral n'est appelé gouvernement central que pour les besoins de la variété phraséologique. En vérité, ses pouvoirs sont si exactement définis et

limités qu'à la moindre transgression il y a appel judiciaire et prompt redressement

Nul n'oserait, ouvertement, systématiquement attaquer l'état de choses, créé par la décentralisation, mais presque chaque année nous constatons que par ignorance, tactique ou duplicité des institutions ou des individus essaient, réussissant quelquefois, d'entamer le *statu quo*.

C'est surtout la Législature de Québec qu'est coutumière de ce délit et c'est presque toujours l'autonomie de Montréal qui est couchée en joue.

Et cette Législature est ainsi dirigée par des esprits chagrins, mesquins, qui, après avoir bénéficié des progrès de Montréal, voudraient maintenant qu'on s'arrête brusquement dans la route de montée.

L'éternelle histoire des lions devenus vieux qui se font moines, ou, mieux encore, le cri des repus qui s'étonnent que d'autres puissent avoir faim.

Quand Louis XIII devint édenté, les courtisans qui s'exclamaient: "Des dents! des dents! Qu'est-ce que c'est que ça? Qui a des dents!"

Il faut forcer les gens et les institutions à respecter l'autonomie de Montréal, et, par-dessus tout, cette décentralisation qui fut, sans conteste, la véritable opération d'où sortit la liberté politique des Canadiens-français.

Le lendemain du jour où nous laisserons porter atteinte aux immunités municipales, il n'y aurait pas lieu de s'étonner de voir les autres pouvoirs essayer de s'entamer.

Et, comme il est d'usage que les gros mangent les petits, que deviendrions-nous?

* * *

Nous avons eu, au cours des dernières élections municipales, une éclatante

preuve de la facilité avec laquelle certains personnages officiels s'habituent à placer le poids de leur position dans des litiges tout a fait étrangers à leur sphère.

Qu'ils interviennent à titre de contribuables, c'est leur droit, c'est même leur devoir; mais de là à agir comme ministres, à user de l'influence que leur donne le patronage pour causer de la tablature à ceux qui ont eu l'occasion de leur déplaire sur le terrain politique, il y a un abîme.

Ça éte, cette année, sous un déguisement diaphane, à peine dissimulé, l'intervention fédérale officielle dans nos affaires de ville.

C'est une patte d'introduite en la demeure aujourd'hui: laissons les faire, demain les quatre y seront.

On commence par jeter le poids d'une influence étrangère contre des représentants d'une institution; plus tard c'est contre l'institution elle-même qu'on se ruera.

Soyons vigilants, il y a toutes sortes de trucs pour saper la décentralisation, les autonomies.

Et le ministre fédéral que nous visons en ce moment a tous ces trucs en sac et bien d'autres en germe.

Eternal vigilance is the price of liberty!

VIEUX-ROUGE.

LE "JOCULARISME"

Un singulier titre, me direz-vous, et bien neuf aussi, bien qu'il ait été écrit et archi-répété qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil.

Et pourtant, je suis bien obligé de l'employer. Ceux qui m'y forcent ne sont pas seulement coupable de néologie dans les mots: ils ont de plus sur la conscience des néologismes politiques tellement inattendus, si abracadabrants qu'à moins de

dire de suite à nos lecteurs qu'il s'agit de Chapleau et de Tarte, on croirait que le RÉVEIL cultive la charge et l'humour.

Avec M. Tarte, c'est toujours l'impossible, l'indécent, l'*infaisable* qui sont au programme — il est entendu que nous parlons du programme interlope : quant aux autres il n'en a jamais eu souci, ni cure.

Dans ses grandes combinaisons, il a broyé et mêlé tellement d'intérêts personnels que bien des gens qui devaient au parti conservateur leur importance pour ne pas dire le *primo vivere*, se sont sentis obligés de sacrifiés à de nouveaux dieux et même à faire des déloyautés consommées.

Il en rit, le Joseph Israel, du même rire qui éclatait dans les bureaux du *Canadien*, jadis, quand il trahissait Cauchon, lequel n'était coupable que d'avoir refusé à sa plume les colonnes du *Journal de Québec*.

Jocularisme !

C'est notre ancien gouverneur Chapleau qui a trouvé le mot pour expliquer une lettre d'un caractère et d'une portée peu ordinaire surtout si l'on songe que l'auteur était encore à Spencer Wood.

S'il faut que nous excusions des excès épistolaires de cette envergure en les faisant passer pour des farces, il est permis de se demander quand l'ex-gouverneur pourra être pris au sérieux.

Procédons vulgairement : " Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es ! "

Par extension on peut dire : " Dis-moi à qui tu écris (surtout sur ce ton si *déshabillé*) et je te dirai qui tu es ! "

Ce pauvre Dupuy de Lôme, ambassadeur d'Espagne aux Etats-Unis, en a écrit moins et il a été obligé de remettre ses lettres de créance.

Morale : Quiconque, fussent-ce même les chefs de parti les plus fiers, les plus in-

domptables, les plus rebiffants, comme l'était sir Adolphe Chapleau, se gêneront se perdront au contact de ces faiseurs malsains dont le prototype est Joseph-Israel.

Il est bon et beau pendant un certain temps, pour des hommes comme notre ex-lieutenant gouverneur, de croire qu'on peut SE VENGER D'AUTREFOIS avec l'appui de Joseph-Israel Machiavel ; mais lorsqu'ils songeront sérieusement aux attendants et aboutissants, ils verront si comme sir Adolphe ils ont des âmes d'élite, qu'ils voguent en mauvaise compagnie.

Sir Adolphe Chapleau a comme autrefois le Grand Faiseur, il l'a jugé, stigmatisé à la Législature et sur les tribunes : ne l'a-t-il pas retrouvé le même ces ans derniers ?

M, Chapleau sait que l'histoire des individus ressemble à l'histoire des peuples : c'est un serpent qui se mord la queue, c'est-à-dire que le traître d'hier sera le traître de demain.

VIEUX-BLEU.

"NO LIBERALS NEED APPLY"

Telle est la devise actuelle du gouvernement d'Ottawa, et elle est tellement vraie que les bons travailleurs du parti le disent ouvertement à qui veut les entendre.

La tactique de nos chefs a toujours été la même : ils se servent de leurs partisans, les supplient de travailler *dans l'intérêt du parti, du grand parti*, et une fois arrivés, ils encomrent les sacs de malle de Sa Majesté de lettres remplies de promesses qu'ils n'ont jamais eu l'intention de tenir.

L'hon. M. Laurier n'a pas nié avoir écrit à M. Langelier, en lui promettant le poste de lieutenant-gouverneur. Il n'avait oublié qu'une chose, c'est que le seul patronage dont il dispose est la police à cheval du Nord-Ouest Aussi ne se gêne-t-il pas d'offrir ces places à ceux qu'il croit inportuns.

Depuis l'avènement du parti libéral à Ottawa, ce qu'on a dépensé de papeterie pour promettre monts et merveilles aux solliciteurs doit atteindre un chiffre fantastique.

Nous connaissons une personne qui a reçu de l'hon. Premier-Ministre au moins au moins une douzaine de lettres — disons qu'il y en a eu une de volée par ordre supérieur — lui promettant tout excepté la tête de Tarte. Elles sont toutes coulées dans le même moule, et démontrent que l'hon. M. Laurier a appris l'art de répondre aux partisans qui font des demandes raisonnables quand il y a des *rallés* — c'est ainsi qu'ils se nomment — à satisfaire.

Il est bien entendu que "*No Liberals need apply!*" et un de nos amis fervent libéral, écrivain distingué nous donnait hier la juste note au moment où on lui demandait s'il faisait de la traduction pour le compte du gouvernement fédéral.

— Comment ! vous savez bien que je suis libéral, et que c'est une raison suffisante pour ne rien avoir du Premier-Ministre.

LIBÉRAL

QUESTIONS DU JOUR

La morale publique et la religion

Il n'est jamais trop tard pour intervenir dans un débat dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui n'aura jamais de fin. Aussi, est ce sans craindre d'être accusé d'inopportunité que nous venons aujourd'hui nous mêler en amiable compositeur d'une polémique récente dans laquelle deux de nos confrères ont respectivement soutenu, l'un que l'école sans Dieu doit avoir forcément pour conséquence de convertir la société en un baignoire en liberté et l'autre que l'excellence de l'enseignement civique distillé dans les écoles laïques des lèvres des professeurs de l'Université, suffit à faire contrepoids aux mauvais instincts de la nature humaine. Nous sommes d'autant plus à notre aise pour traiter ce point de règle sociale, que d'une part nous ne reculons devant aucune des hardiesses de la pensée, et que d'autre part nous ne sommes pas les

partisans de la laïcisation à outrance. L'école nous apparaît en effet comme une manifestation primordiale de la vie communale, et nous croyons que c'est un droit pour les municipalités d'entretenir des écoles confessionnelles là où c'est le vœu de la population, car, vivant sous un régime qui repousse rationnellement le droit divin et ne reconnaît que celui des majorités, numériquement constatées, il n'y a pas plus lieu de laisser tenir le sentiment religieux en échec parce qu'il y a un athée dans la localité, que d'y mettre le principe républicain parce qu'il y a dans le pays une poignée de philippistes ou de bonapartistes.

Penser autrement serait rééditer le *veto* fameux des gentilshommes polonais dont le *non* pouvait paralyser la diète. C'est le grand chemin de l'anarchie. Cette réserve une fois faite, nous aborderons librement le problème en lui-même. On ne saurait, en s'appuyant sur la méthode expérimentale recommandée par Bacon, dire ce que peut être un peuple qui renonce officiellement à l'idée de Dieu et qui s'abstient systématiquement et constitutionnellement de toute pratique religieuse. C'est un phénomène complètement nouveau, car aussi loin que remonte la période historique, on trouve la religion associée à toutes les manifestations de la vie publique et si on pouvait lire dans les vestiges fossiles des temps préhistoriques il est probable que l'on y trouverait, aux premiers vagissements de la créature, un sentiment inné de révérence pour le soleil, foyer de chaleur et créateur apparent de la lumière et de la vie. On ne peut donc s'autoriser des arguments arithmétiques de la statistique pour établir une comparaison entre les pays où le culte joue un rôle principal et ceux où il est éliminé des préoccupations des *statesmen*, puisqu'il n'y en a pas eu jusqu'à la France d'aujourd'hui, et il faut renoncer à cette méthode de démonstration. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la religion n'est pas un préservatif souverain contre la criminalité. La preuve c'est qu'il n'y a jamais eu de ville plus corrompue, où le vice et le crime atteignissent un pourcentage plus élevé que Rome, la Rome des papes, où tout cependant était essentiellement religieux

et où le moindre sbire était un sous-diacre. La génération qui fit les massacres de septembre en 1792, qui érigea la guillotine en spectacle quotidien, et qui se complut à tous les raffinements de la cruauté, avait été élevée par les prêtres. Danton, dans un accès de franchise, s'écria un jour : " Ce sont ces coquins de moines qui nous ont faits ce que nous sommes." L'impuissance de la religion sur les passions est telle que Robespierre, qui montrait une sorte de délicatesse pudibonde dans l'assassinat juridique, avait l'habitude de dire quand il s'agissait de quelque chose de monstrueux : " Il n'y a qu'un prêtre défroqué qui soit capable de cela." En ce moment même, le Bas-Canada qui forme une sorte de théocratie où le rigorisme religieux va aussi loin que dans un couvent et où l'instruction est strictement confessionnelle, est le théâtre d'une série de crimes commis par des adolescents, des hommes et des femmes, qui même touchent à l'Eglise comme organistes.

La déchristianisation de la France a commencé il y a plus d'un siècle ; interrompue en 1815, elle a repris de 1830 à 1848, avec une grande vigueur, et c'est même à l'arsenal du gouvernement de Louis-Philippe que la République a emprunté ses mesures de rigueur. Cependant, la criminalité est moins élevée qu'elle ne l'était sous l'ancien régime et elle diminue chaque année. L'étude de la statistique est convaincante, si l'on tient compte des modifications dans la qualification et la classification des crimes et des délits, de l'augmentation parallèle de la population et de la constatation plus minutieuse des infractions aux lois. Il est vrai que cette dernière circonstance influe beaucoup sur le nombre des crimes et délits prémédités, parce que l'on compte moins sur l'impunité qui jadis était assurée dans les campagnes. Au lieu de craindre le châtement céleste, l'homme redoute le gendarme ; pour les tiers, le résultat est le même, c'est un accroissement de sécurité dont bénéficient les personnes et les biens. D'ailleurs les instincts naturels de l'homme ne sont pas toujours mauvais, et la preuve que les bons sentiments prédominent, c'est que la société, dont l'initiation même est la réunion en faisceau

des bons instincts de l'humanité, a pu se constituer dans un temps où l'on ignorait le *compelle intrare*.

Les religions, depuis les trois mille ans dont nous apercevons l'horizon fuyant, ont eu pour but commun de régenter les hommes par la morale, et, si elles eussent réussi, les lois eussent été superflues. Le catholicisme, outre les procédés généraux de conviction, a trouvé dans la confession auriculaire un moyen puissant de coercition morale qui n'a pas eu l'efficacité désirable. L'Italie, l'Espagne et le Portugal, où la confession est usuelle, sont, en effet, les pays où la criminalité est la plus élevée.

La génération qui sort des écoles laïques ne sera donc ni plus mauvaise, ni meilleure que celle qui sortait des écoles des couvents ou des paroisses. Elle se fera dans la vie, comme Voltaire et tous les libres penseurs du dix-huitième siècle se sont faits au sortir du collège des Jésuites ou des oratoriens.

Le maître d'école n'a pas assez de prestige pour que ses leçons restent gravées dans l'esprit de ses élèves. Il est lui-même un enfant du peuple, il n'a pas la force que donne l'uniforme, et surtout il ne porte pas cette robe égalitaire qui met le prêtre à la hauteur des grands de la terre, sans l'élever au-dessus de celle des petits. Il ne faut pas croire non plus que tous les instituteurs soient des propagateurs de la semence anarchique, Il y en a beaucoup qui malheureusement versent dans ce travers politico-social, mais la plupart ne sont que des ronds-de-cuir qui font épeler les bambins avec le souci stoïque qu'ils mettraient à remplir leurs obligations de commis de la Régie ou de l'Octroi. Ils se contentent d'enseigner la grammaire et l'arithmétique sans y entendre malice. Les passions et les circonstances resteront toujours les vrais réactifs qui font précipiter le crime.

PIERRE-CHARLES DE VILDEDEUIL.

LE FROID ET LE CHAUD

Les constitutions délicates sont affectées par le refroidissement. Le BAUME RHUMAL les empêchera de tousser. Seulement 25c.

Le 12 janvier 1848 a Palerme

C'est exactement le 12 janvier 1848 que la révolution italienne entra courageusement dans la période décisive de la lutte contre les princes qui jamais n'auraient consenti à rendre la liberté à leurs sujets. Jusque là le mouvement avait été de concorde et de sympathie entre princes et peuples. Inauguré par Pie IX en 1867, il avait gagné toutes les petites cours italiennes, celle des Bourbons à Naples comme les autres. C'étaient les Rois ou les grands ducs qui octroyaient la Constitution, qui garantissaient la liberté de la presse, qui arboraient le drapeau tricolore. Toute l'année se passa en fêtes, en illuminations, en promenades patriotiques. Mais Palerme ayant demandé, ainsi que ses anciennes traditions semblaient l'exiger, une constitution libre et indépendante, le Roi Ferdinand la refusa, et la ville prit les armes. On fit savoir au Roi que l'insurrection aurait commencé le 12 janvier, et le 12, à heure fixe, le peuple se leva furieux et violent et attaqua les troupes du Roi Ferdinand. Deux mois plus tard, Milan suivit son exemple, et dans les mémorables *Ciaque Giornate*, força les Autrichiens à abandonner la ville et toute la Lombardie, hormis les forteresses du Quadrilatère.

Ce fut alors, que Charles-Albert prit les armes, et à la tête de son armée passa le Tessin, et déclara la guerre à l'empire autrichien. Rien n'égalait l'élan du peuple italien à cette époque. On aurait dit un jeune homme qui, dans la vaillante énergie de son âge, et dans une confiance sans borne de sa force, suppose que le monde est ouvert pour lui, et qu'il n'a qu'à tendre la main pour cueillir les beaux fruits germés du sol, pour lui faire plaisir. Le mois d'avril 1848 marque le zénith des grandes espérances italiennes. Tout marchait à souhait. Les soldats piémontais battaient les Autrichiens ; en deçà et au delà du Mincio l'Italie était libre et indépendante, les cœurs étaient dans la joie, et le ciel bleu et pur resplendissait souriant d'un bout à l'autre de la Péninsule.

C'est seulement à la fin du mois d'avril que la situation changea soudainement. Pie IX, alar-

mé par les menaces de l'Autriche et de la Prusse lançait sa fameuse encyclique et retirait sa main protectrice de la révolution italienne. A Naples, le roi Ferdinand étouffait dans le sang la liberté, et de sa main vengeresse déchirait la Charte qu'il avait lui-même juré de respecter ; en Lombardie, l'armée piémontaise après les belles victoires de Goito et de Peschiera, commençait à ressentir le défaut d'organisation et de commandement, et essayait des revers là où elle avait rêvé des victoires promptes et faciles. Mais pour comble de malheur, la discorde rongea le cœur des Italiens, et détournait leurs yeux du but qu'ils auraient voulu atteindre : guerre contre l'Autriche, de manière à la chasser de la Péninsule et à lui ôter toute influence sur les petits États italiens. On se querella entre frères, on se jaloussa. Les uns contrecarraient les projets des autres ; on mêla de petites et de sottes révolutions intérieures à la grande et digne révolution nationale. Charles-Albert, âme douce, pieuse, délicate, n'osa pas imposer sa volonté aux autres et commander en dictateur, L'eût-il voulu, il n'aurait pas pu le faire, son armée n'ayant pas assez de force ou assez d'organisation pour tenir tête aux bataillons bien nourris et disciplinés que le maréchal Radetsky amassa entre Vérone et Mantoue, pour les lancer au moment voulu contre les troupes piémontaises. Un orgueil malentendu, une confiance poussée jusqu'à l'enfantillage empêchèrent le roi et ses ministres de signer à temps avec la France une alliance solide, en lui offrant les compensations auxquelles son intervention lui aurait donné le droit. Entraînés par une illusion généreuse mais folle, on refusa la paix à des conditions raisonnables et possibles. Pour tout vouloir, on finit par tout perdre, et Novare, la catastrophe terrible, s'appesantit sur l'Italie entière. Ce fut le châtement, mais il était mérité !

Cependant, l'expiation commença le lendemain de Novare, et elle consista surtout dans la réparation des torts de 1848-49. Si un noble sentiment de fierté ôta aux Italiens le courage d'avouer publiquement leurs fautes, leur sage et patriotique conduite prouva qu'ils ne voulaient plus les commettre. Tout le mouvement heu-

reux et glorieux de 1859, dans sa préparation comme dans son accomplissement, n'est qu'un effort énergique pour faire exactement le contraire de ce qu'on fit dans la première explosion du sentiment national. L'idée appartenant à tous on trouva les mots pour l'exprimer et la rendre populaire : éviter à tout prix les *quarantottate* ; tel fut le mot d'ordre, et tel fut le symbole de la victoire !

Cependant, même à travers ses grandes illusions, ses négligences et ses folies, rien de plus lumineux et de plus pur que ce mouvement de 1848 ! Que de noble sang versé, que de sacrifices endurés, que de courage déployé dans cette première guerre de l'Indépendance italienne, qui venait après 400 ans de servage ! C'est bien ce sang, ces sacrifices, ce courage qui enfantèrent les prodiges de 1859 et 1860. C'est aux hommes de la veille que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui ! Devant leurs tombeaux sacrés, un seul et unique sentiment jaillit du cœur des Italiens : le sentiment de la vénération et de la reconnaissance !

Honneur à ces hommes, à ces martyrs qui se sont dévoués lorsque la victoire paraissait encore un rêve !

Tant que l'Italie durera, elle devra en garder le souvenir, et plus elle sera grande et heureuse, plus elle devra s'incliner devant les généreux qui ont préparé sa grandeur !

LA PERMISSION

Le Capitaine.

Varon, conscrit.

La cour de la caserne est déserte sous un grand soleil. Au beau milieu, le capitaine, un bon gros père, tout rouge. Varon traverse la cour en hâte et arrive près de lui.

Le Capitaine—Ah ! vous voilà, Varon ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Je vous ai fait demander, Varon, parce que je ne suis pas content de vous. *Etonnement respectueux et muet de Varon.* C'est-à-dire que je suis enchanté de vous, enchanté, sacrebleu ? Vous êtes le meilleur soldat de ma compagnie.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Me coupez pas. Le meilleur. Vous êtes propre..vous êtes des rares qui se lavent, et à fond, les deux pieds ! Vous savez vot' théorie sur le bout du doigt.. vos armes sont tenues comme des pièces d'état-major.. vous êtes un modèle et je vous propose à tous en exemple. Je vous fais là, sacrebleu, des compliments gros comme ma cuisse, que je n'ai pas pour habitude de faire, non ! Mais vous, c'est particulier. Seulement, en même temps que tout ça, je ne suis pas content de vous.

Varon—Mais..non..

Le Capitaine—Pourquoi ? Je vais vous le dire. Je vous ai fait donner les galons de premier soldat, vous allez passer caporal dans quinze jours. Vous serez sergent quand vous voudrez si vous continuez. Tout ça c'est très gentil. Mais il y a une chose qui me chiffonne, et depuis longtemps, et qu'est pas naturelle, sacrebleu ? Vous ne devinez pas ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Eh bien, c'est que vous ne demandez jamais de permission le dimanche, sacrebleu !

Varon—Moi !

Le Capitaine—Oui, vous, nom d'une quille. Je voudrais vous en donner. Vous êtes le seul qui les méritiez ? M'en demandez pas ! Mettez-vous à ma place ? De quoi est-ce que j'ai l'air, moi, vot'supérieur ? Va falloir maintenant que ça soye moi qui me mette à votre disposition ? C'est un peu fort ! Enfin, je l'fait tout de même, parce que j'pense que vous êtes tout neuf, que c'est votre première année, que vous êtes timide et que vous n'osez peut-être pas ? Faut oser, mon vieux.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Ça suffit. Je vous donne la journée.

Varon—Mon capitaine..

Le Capitaine—Quoi ? Ah ! La journée avec la nuit, bien entendu !

Varon—Mon capit..

Le Capitaine—Ça n'est pas encore assez ? Ah ca, mais dites donc, Varon ? Il me semble que

vous avez de l'appétit ? Qu'est-ce qu'il y a donc ?
C'est donc une grosse permission, alors..

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Non ? Eh bien ! en ce cas..

Varon—Aucune mon capitaine, aucune. Je ne demande rien.

Le Capitaine—Mais, moi, je vous offre.

Varon—Merci, mon capitaine. Vous êtes bien bon.

Le Capitaine—Vous refusez ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine, *furieux*—Tu refuses, espèce de pierrot ? Ah ! ça, est-ce que tu te fiches de moi ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Regarde ma fiole ; non, mais regarde-la bien ! La regardes-tu ?

Varon—Je la regarde, mon capitaine.

Le Capitaine—Ecoute-là à présent. Sais-tu ce que je commence à croire ? dis ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—C'est que je m'apprête à revenir sur ton compte. Et qu'avec toutes tes qualités.. tu n'es peut-être qu'un faux bon sujet ?.. Ah mais ! parfaitement, un simulateur ? Sale simulateur, nom d'une quille !

Varon—Moi, mon cap..

Le Capitaine—Me coupe pas. Oui, t'a beau beau bien te conduire, je sens que t'as pas l'esprit de corps... l'amour de l'armée ? C'est une famille, l'armée ! Suffit pas d'être irréprochable... faut l'aimer, et puis être fier d'en faire partie, sacrebleu ! Avoir l'air gai-z-et content. Or, je me rappelle qu'on ne te voit jamais fricoter avec tes camarades... tu ne vas pas à la cantine... tu ne jures point... jamais de salle de police... tu ne ris pas souvent... tu ne te saoules pas... tu ne chantes pas les chansons de route... t'es tout le temps tout seul à faire suisse et bande à part dans les coins. Ah ça ! Ah ça ! Et puis, par dessus le marché... le dimanche... quand tous gueulent pour avoir des permissions, toi seul t'en demandent pas ? Et quand je t'en donne, malgré toi, espèce de cailou, tu refuses ! Qu'est-ce qui m'a fichu un pareil phénomène ? J'aime pas ça, les phénomènes... J'en veux pas dans mon bataillon. Allons, réponds à l'ordre, et lève les yeux...

Varon—Oui mon capi...

Le Capitaine—Pourquoi tu ne sors jamais le dimanche ?

Varon—Parce que... mon...

Le Capitaine—C'est un vœu ?

Varon—Non mon cap...

Le Capitaine—Alors ? T'as donc pas une Jeannette en ville ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Non ? T'est une emplâtre, un navet ! Je te fais pas mes compliments. Et pourquoi ça, t'as pas de fiancée ?

Varon—Parce que, mon cap..

Le Capitaine—Hé ?

Varon—Ça m'est défendu !

Le Capitaine—Défendu ? T'es pas malade ?

Varon—Non, mon capitaine. C'est pas pour ça.

Le Capitaine—Pourquoi ? Allons ! Avoue. Je sens qu'il y a une saleté là-dessous.

Varon, *fermement*—Je suis séminariste, mon capitaine.

Le Capitaine, *abasourdi*—Ah..tu..oh !..Ah ! tu es sémina..Tiens..tiens..(Un silence.) Ainsi vous êtes un sac au-dos ?..

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Savais pas. S'explique alors... s'explique tout seul. Je retire... Mais pourquoi vous ne le disez pas tout de suite ? Vous me laissez partir et m'échauffer.

Varon—J'avais peur que ça ne contrarie mon capitaine.

Le Capitaine—Moi ? Pourquoi ? Est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? Seulement, alors, je ne comprends plus. Quand on est du séminaire, on va à la messe, et puis à vêpres, et tout le train des équipages ! Pourquoi vous ne me demandez pas de permission pour faire vos histoires ?

Varon—Parce que, mon capitaine, j'ai pensé en arrivant que, bien sûr, je ne pourrais pas avoir régulièrement tous les dimanches, la permission de la journée pendant trois ans de suite. Alors, pour cette raison, et puis en même temps pour me priver, par sacrifice personnel, j'ai résolu de ne sortir jamais pendant mes trois ans. Seule-

ment, le dimanche, une fois mon service fini, je fais mes prières et je lis mes offices à part,

Le Capitaine—Oui. S'explique alors. Parce qu'autrement. . . En somme, soyez franc, vous détestez le métier ?

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Mentez pas. C'est vilain pour un curé.

Varon—Je ne mens pas.

Le Capitaine—Si. Vous faites tout de première pour faire plaisir plaisir au bon Dieu et au pape, mais dans le fond, ça vous dégoûte ?

Varon—Pas du tout, mon capitaine. J'aime beaucoup, beaucoup l'armée. . . et mes camarades, et mes chefs, tout.

Le Capitaine—Ça vous plaît ? Vous êtes orgueilleux d'avoir des grades ? C'est vrai, ça ?

Varon—Oui, mon capitaine. Je suis enchanté de passer bientôt caporal.

Le Capitaine—A la fin de votre temps si vous vouliez, vous pourriez être sergent-major, vous savez ?

Varon—J'essaierai, mon capitaine.

Le Capitaine.—Deux galons d'or et l'épée, ça ne dépend que de vous. Et alors, une fois sergent-major, à ce moment-là. . . dame. . . eh !

Il lui cligne de l'œil.

Varon—Quoi donc, mon capitaine ?

Le Capitaine—Pourquoi ne rengageriez-vous pas ?

Varon—Non, mon capitaine ?

Le Capitaine—Lâche la robe noire ? Saint-Maixent. . . Vous passez l'examen comme une lettre à la poste. . . Vous êtes officier. . . Vous pouvez ensuite arriver aux plus hauts grades, comme moi. . . capitaine ! Ça ne vous tente pas ? Vous êtes difficile ! Vous n'aimez pas mieux être capitaine que curé.

Varon—Non, mon capitaine.

Le Capitaine—Ça ne vous empêcherait pas d'aller à confesse, si vous voulez, d'être capitaine ? A preuve que ma femme y va et fait ses Pâques.

Varon—Je sais bien. . . Mais. . . non. . . C'est ma vocation de porter la soutane.

Le Capitaine—J'entends. Si c'est votre vocation, mon garçon. . . S'explique en ce cas. Y a

pas à chanter. C'est égal. . . C'est donc bien amusant de dire la messe ?

Varon—C'est mon désir. Et puis, on est utile, on peut faire du bien.

Le Capitaine—Eh bien, et nous, l'armée, est-ce que nous faisons du mal ?

Varon—Je ne dis pas ça, mon capitaine. Mais ce n'est pas la même chose. Et puis il faut des deux, voyez-vous ? Comme il faut des soldats, dans un pays, il faut des prêtres.

Le Capitaine—Oui. . . évidemment. Pour les dames et les enfants.

Varon—Quelquefois aussi pour les hommes, mon capitaine.

Le Capitaine—Je ne dis pas. . . Enfin, tout ça. . . suffit. . . Ça touche à la politique. . . *Motus* Et puis, ça vous regarde, après tout, Moi, je suis un soldat Le bon Dieu. . . l'âme qui s'échappe du corps, le paradis et les garnisons de là-haut, après qu'on a claqué. . . Ça ne m'a pas empêché de sucrer mon absinthe ! Mais, enfin, je ne suis pas hostile. Y a de bons prêtres. J'en ai connu un, un ancien aumônier, qui fumait sa pipe et buvait la goutte comme un saint. Et couvert de blessures, sacrebleu ! Comme ça, je les comprends mieux. Mais, j'y pense, nom d'une quille, puisque vous êtes de la partie. . . vous savez le latin, Rosa la rose ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Eh bien ! ça se trouve à merveille. J'ai mon dernier, Gustave, un sacré petit tambour qui prépare sa cinquième, qui est gentil, mais cancre et fainéant comme n'y en a pas ! Vous viendrez tous les dimanches à la maison me le faire travailler, sacrebleu ! Ça va ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Vous déjeunerez avec nous ?

Varon—Oh ! mon capitaine.

Le Capitaine—Si. Me coupez pas. Et après. . . eh ! bien, vous serez libre. . . pourrez aller faire la fête dans les églises. Prierez pour moi, nom d'une quille ?

Varon—Oui, mon capitaine.

Le Capitaine—Bono. Maintenant que je sais qui vous êtes, je vous tiendrai à l'œil. Je gueule après vous, Varon, mais c'est parce que je vous estime. Si tous mes soldats ils étaient curés, ça

m'embêterait bougrement, mais ils vaudraient souvent plus cher. Là-dessus, au nom du Père... à dimanche. Rompez.

HENRI LAVEDAN.

COUPS DE CRAYON

Grattez Israël, vous trouverez le Yukon.

Un autre sacrifice : Joseph-Israël s'est mis dans de nouveaux meubles à Ottawa.

La *Presse* a publié une potence qui n'était pas tout-à-fait *grandeur nature*, mais ignoble.

Mane, Thécel, Pharès !

Traduction canadienne :

Drummond, *Patrie*. Yukon !

Encore un article négligé du programme de NOTRE AMI : *Business is Business*. Ce Sénat est si mal éduqué !

Joseph-Israël trouve déjà la session trop longue. D'autres artistes trouvent les jours trop longs. Ils préfèrent opérer dans l'ombre.

La Province de Québec aura bientôt un nouveau gendre.

Espérons qu'il ne coûtera pas aussi cher que les anciens.

Mr. Tarte took a bee line to the Treasury by way of the Crow's Nest but he found that Shakespeare was only theoretical when he wrote : "To be or not to be."

La *Patrie* vient de se payer une presse neuve à grande vitesse. Avec un peu plus de saine rédaction et un peu moins de bedaux et de portraits de curés elle pourrait peut-être arriver à se faire lire.

RIGOLO.

CHEZ LES PETITS

La coqueluche est une terrible maladie. Rien de tel que le Baume Rhumal pour les soulager

FEUILLETON

ROME

— PAR —

ÉMILE ZOLA

Comme toutes les religions connues, il n'est au fond qu'une explication du monde, un code social et politique supérieur, destiné à faire régner toute la paix, tout le bonheur possible sur la terre. Ce code, qui embrasse l'universalité des choses, devient dès lors humain, mortel comme ce qui est humain. On ne saurait le mettre à part, en disant qu'il existe par lui-même d'un côté, tandis que la science existe de l'autre. La science est totale, et elle le lui a bien fait voir déjà, et elle le lui fera bien voir encore, en l'obligeant à réparer les continuel brèches qu'elle lui cause, jusqu'au jour où elle le balayera, sous un dernier assaut de l'éclatante vérité. Cela prête à rire de voir des gens assigner un rôle à la science, lui défendre d'entrer sur tel domaine, lui prédire qu'elle n'ira pas plus loin déclarer qu'à la fin de ce siècle, lasse déjà, elle abdique. Ah ! petit homme, cervelle étroite ou, mal bâti, politique à expédient, dogmatique aux abois, autoritaire s'obstinant à refaire les vieux rêves, la science passera et les emportera, comme des feuilles sèches !

Et Pierre continuait à parcourir l'humble livre, écoutait ce qu'il lui disait de la science souveraine. Elle ne peut faire banqueroute, car elle ne promet pas l'absolu, elle qui est simplement la conquête successive de la vérité. Jamais elle n'a affiché la prétention de donner, d'un coup, la vérité totale, cette sorte de construction étant précisément le fait de la métaphysique, de la révélation, de la foi. Le rôle de la science n'est au contraire que de détruire l'erreur, à mesure qu'elle avance et qu'elle augmente la clarté. Dès lors, loin de faire banqueroute, dans sa marche que rien n'arrête, elle demeure la seule vérité possible, pour les cerveaux équilibrés et sains. Quant à ceux qu'elle ne satisfait pas, à ceux qui éprouvent l'éperdu besoin de la connaissance immédiate et totale, ils ont la ressource de se réfugier dans n'importe quelle hypothèse religieuse, à la condition pourtant, s'ils veulent sembler avoir raison, de ne bâtir leur chimère que sur les certitudes acquises. Tout ce qui est bâti sur l'erreur prouvée, croule. Si le sentiment religieux persiste chez l'homme, si le

besoin d'une religion reste éternel, il ne s'ensuit pas que le catholicisme soit éternel, car il n'est en somme qu'une forme religieuse, qui n'a pas toujours existé, que d'autres formes religieuses ont précédée, et que d'autres suivront. Les religions peuvent disparaître, le sentiment religieux en créera de nouvelles, même avec la science. Et Pierre pensait à ce prétendu échec de la science, devant le réveil actuel du mysticisme, dont il avait indiqué les causes dans son livre : le déchet de l'idée de liberté parmi le peuple qu'on a dupé lors du dernier partage, le malaise de l'élite désespérée du vide où la laissent sa raison libérée, son intelligence élargie. C'est l'angoisse de l'inconnu qui renaît, mais ce n'est aussi qu'une réaction naturelle et momentanée, après tant de travail, à l'heure première où la science ne calme encore ni notre soif de justice, ni notre désir de sécurité, ni l'idée séculaire que nous nous faisons du bonheur, dans la survie, dans une éternité de jouissance. Pour que le catholicisme pût renaître, comme on l'annonce, il faudrait que le sol social fut changé, et il ne saurait changer, il n'a plus la sève nécessaire au renouveau d'une formule caduque, que les écoles et les laboratoires, chaque jour, tuent davantage. Le terrain est devenu autre, un autre chêne y grandira. Que la science ait donc sa religion, s'il doit en pousser une d'elle, car cette religion sera bientôt la seule possible, pour les démocraties de demain, pour les peuples de plus en plus instruits, chez qui la foi catholique n'est déjà que cendre !

Et Pierre, tout d'un coup, conclut, en songeant à l'imbécillité de la congrégation de l'Index. Elle avait frappé son livre, elle frapperait certainement le nouveau livre dont il venait d'avoir l'idée, s'il l'écrivait jamais. Une belle besogne en vérité ! de pauvres livres de rêveur enthousiaste, des chimères qui s'acharnaient sur des chimères ? Et elle avait la sottise de ne pas interdire le petit livre classique qu'il tenait là, entre ses mains, le seul redoutable, l'ennemi toujours triomphant qui renverserait sûrement l'Eglise ? Celui-ci avait beau être modeste, dans sa pauvre allure de manuel scolaire : le danger commençait à l'alphabet épilé par les bambins, et il croissait à mesure que les programmes se chargeaient de connaissances, il éclatait avec ces résumés des sciences physiques, chimiques et naturelles, qui ont remis en question la création du Dieu des Ecritures. Mais le pis était que l'Index, déjà désarmé, n'ait pas supprimé ces humbles volumes, ces terribles soldats de la vérité, destructeurs de la foi. Qu'importait

alors tout l'argent que Léon XIII prélevait sur son trésor caché du Denier de Saint-Pierre, afin d'en doter les écoles catholiques, dans la pensée d'y former la génération croyante de demain, dont la papauté avait besoin pour vaincre ! qu'importait le don de cet argent précieux, s'il ne devait servir qu'à acheter ces volumes infimes et formidables, qu'on n'expurgerait jamais assez, qui contiendraient toujours trop de science, de cette science grandissante dont l'éclat finirait par faire sauter un jour le Vatican et Saint-Pierre ! Ah ! l'Index imbécile et vain, quelle misère et quelle dérision !

Puis, lorsque Pierre eut mis dans sa valise le livre de Théophile Morin, il revint s'accouder à la fenêtre, et là il eut une extraordinaire vision. Dans la nuit si douce et si triste, sous le ciel nuageux, jauni par la lune, couleur de houille, des brumes flottantes s'étaient levées, qui cachaient en partie les toitures, derrière des lambeaux traïnants, pareils à des suaires. Des monuments entiers avaient disparu de l'horizon. Et il s'imagina que les temps étaient accomplis, que la vérité venait de faire sauter le dôme de Saint-Pierre. Dans cent ans ou dans mille ans, il sera de la sorte, écroulé, rasé au fond du ciel noir. Déjà, il l'avait bien senti qui chancelait et se crevassait sous lui, le jour de fièvre où il y avait passé une heure, désespéré de voir de là-haut la Rome papale entêtée dans la pourpre des Césars, prévoyant dès lors que ce temple du Dieu catholique s'effondrerait, comme s'était effondré le temple de Jupiter, au Capitole. Et c'était fait, le dôme avait jonché le sol de ses débris, il ne restait plus debout avec un pan de l'abside, que cinq des colonnes de la nef centrale, supportant encore un morceau de l'entablement. Mais surtout les quatre piliers de la croisée, qui avaient porté le dôme, les piliers cyclopéens se dressaient toujours, isolés et superbes, parmi les écroulements voisins, l'air indestructible. Des brumes épaissies roulèrent leur flot, mille années sans doute passèrent encore, et plus rien ne resta. Maintenant, l'abside, les dernières colonnes, les piliers géants eux-mêmes étaient abattus. Le vent en avait emporté la poussière, il aurait fallu fouiller le sol, pour retrouver sous les orties et les ronces, quelques fragments de statues brisées, des marbres gravés d'inscriptions, sur les uns desquelles les savants ne pouvaient s'entendre. Comme autrefois, au Capitole, parmi les décombres enfouis du temple de Jupiter, des chèvres grimpaient, se nourrissaient des buissons, dans la solitude, dans le grand silence des

lourds soleils d'été, empli du seul bourdonnement des mouches.

Alors seulement, Pierre sentit en lui l'éroulement suprême. C'était bien fini, la science était victorieuse, il ne demeurait rien du vieux monde. Être le grand schismatique, le réformateur attendu, à quoi bon ? N'était-ce pas édifier un autre rêve ? Seule, l'éternelle lutte de la science contre l'inconnu, son enquête qui traquait, qui réduisait sans cesse chez l'homme la soif du divin, lui semblait importer à présent, le laissait dans l'attente de savoir si elle triompherait jamais au point de suffire un jour, à l'humanité, en rassasiant tous ses besoins. Et, dans le désastre de son enthousiasme d'apôtre, en faces des ruines qui comblaient son être, sa foi morte, son espoir mort d'utiliser le vieux catholicisme pour le salut social et moral, il n'était plus tenu debout que par la raison. Elle avait fléchi un moment. S'il avait rêvé son livre, s'il venait de traverser cette seconde et terrible crise, c'était que le sentiment l'avait de nouveau chez lui emporté sur la raison. Sa mère s'était mise à pleurer en son cœur, devant la souffrance des misérables, dans l'irrésistible désir de les soulager, afin de conjurer les prochains massacres ; et son besoin de charité lui avait ainsi fait perdre les scrupules de son intelligence. Maintenant, il entendait la voix de son père, la raison haute, la raison âpre, la raison qui avait pu s'éclipser, mais qui revenait souveraine. Comme après Lourdes, il protestait contre la glorification de l'absurde et la déchéance du sens commun, il était la raison. Elle seule le faisait marcher droit et solide, parmi les débris des anciennes croyances, même au milieu des obscurités et des avortements de la science. Ah ! la raison, il ne souffrait que par elle, il ne se contentait que par elle, il jurait de la satisfaire toujours davantage, comme la maîtresse unique, quitte à y laisser le bonheur !

Ce qu'il fallait faire ? il aurait vainement, à cette heure, tâché de le savoir. Tout restait en suspens, il avait devant lui l'immense monde, encore encombré des ruines du passé, débarassé demain peut-être. Là-bas, dans le faubourg douloureux, il allait retrouver le bon abbé Rose, qui, la veille encore, lui avait écrit de revenir, de revenir bien vite soigner ses pauvres, les aimer, les sauver, puisque cette Rome, si resplendissante de loin, était sourde à la charité. Et, autour du bon prêtre paisible, il retrouverait aussi le flot toujours croissant des misérables, les petits tombés des nids, qu'il ramassait pâles de faim, gre-

lottant de froid, les ménages d'épouvantable détresse, où le père boit, où la mère se prostitue, où les fils et les filles tombent au vice et au crime, les maisons entières à travers lesquelles la famine soufflait, la saleté la plus basse, la promiscuité la plus honteuse, pas de meubles, pas de linge, une vie de bête qui se contente et se soulage comme elle peut, au hasard de l'instinct et de la rencontre. Puis, ce seraient encore les coups de froid de l'hiver, les désastres du chômage, des rafales de phthisie emportant les faibles, tandis que les forts serraient les poings, en rêvant de vengeance. Puis, un soir, il rentrerait peut-être dans quelque chambre d'épouvante, où une mère se serait tuée avec ses cinq petits, son dernier-né entre les bras, à sa mamelle vide, les autres épars sur le carreau nu, heureux enfin et rassasiés d'être morts. Non, non ! cela n'était plus possible, la misère noire aboutissant au suicide, au milieu de ce grand Paris regorgeant de richesses, ivre de jouissances, jetant pour le plaisir les millions à la rue ! L'édifice social était pourri à la base, tout croulait dans la boue et dans le sang. Jamais il n'avait senti à ce point l'inutilité dérisoire de la charité. Et, tout d'un coup, il eut conscience que le mot attendu, le mot qui jaillissait enfin du grand muet séculaire, du peuple écrasé et bâillonné, était le mot de justice. Ah ! oui, justice, et non plus charité ! La charité n'avait fait qu'éterniser la misère, la justice la guérirait peut-être. C'était de justice que les misérables avaient faim, un acte de justice pouvait seul balayer l'ancien monde, pour reconstruire le nouveau. Le grand muet ne serait ni au Vatican ni au Quirinal, ni au pape ni au roi, car il n'avait sourdement grondé au travers des âges, dans sa longue lutte, tantôt mystérieuse, tantôt ouverte, il ne s'était débattu entre le pontife et l'empereur, qui chacun le voulait à lui seul, que pour se reprendre, pour dire sa volonté de n'être à personne, le jour où il crierait justice. Demain allait-il donc être enfin ce jour de justice et de vérité ? Au milieu de son angoisse, partagé entre le besoin du divin qui tourmente l'homme, et la souveraineté de la raison, qui l'aide à vivre debout, Pierre n'était sûr que de tenir son serment, prêtre sans croyance veillant sur la croyance des autres, faisant chastement, honnêtement son métier, dans la tristesse hautaine de n'avoir pu renoncer à son intelligence, comme il avait renoncé à sa chair d'amoureux et à son rêve de sauveur des peuples. Et, de nouveau, de même qu'après Lourdes, il attendrait.

Mais, à cette fenêtre, en face de cette Rome

envahie d'ombre, submergée sous les brumes dont le flot semblait en raser les édifices, ses réflexions étaient devenues si profondes, qu'il n'entendit pas une voix qui l'appelait. Il fallut qu'une main le touchât à l'épaule.

—Monsieur l'abbé, monsieur l'abbé...

Et, comme il se tournait enfin, Victorine lui dit :

—Il est neuf heures et demie. Le fiacre est en bas, Giacomo a déjà descendu les cages... Il faut partir, monsieur l'abbé.

Puis, le voyant battre des paupières, effaré encore, elle eut un sourire.

—Vous faisiez vos adieux à Rome. Un bien vilain ciel.

—Oui, bien vilain, dit-il simplement.

Alors, ils descendirent. Il lui avait remis un billet de cent francs, pour qu'elle le partageât avec les domestiques. Et elle s'était excusée de prendre la lampe et de le précéder, parce que, expliquait-elle, on y voyait à peine clair, tant le palais était noir, cette nuit-là.

Ah ! ce départ, cette descente dernière, au travers du palais noir et vide, Pierre en eut le cœur bouleversé ! Il avait donné, autour de sa chambre, ce coup d'œil d'adieu qui le désespérait toujours, qui laissait là un peu de son âme arrachée, même quand il quittait une pièce où il avait souffert. Puis, devant la chambre de don Vigilio, d'où ne sortait qu'un silence frissonnant, il se l'imagina la tête au fond de l'oreiller, retenant son souffle, de peur que son souffle ne parlât encore, ne lui attirât des vengeances. Mais ce fut surtout, sur les paliers du second étage et du premier, en face des portes closes de donna Serafina et du cardinal, qu'il frémit de ne rien entendre, pas même un souffle, comme s'il passait devant des tombes. Depuis leur rentrée du convoi, ils n'avaient pas donné signe de vie, enfermés, disparus, immobilisant avec eux la maison entière, sans qu'on pût y surprendre le chuchotement d'une conversation, le pas perdu d'un serviteur. Et Victorine descendait toujours, la lampe à la main, et Pierre la suivait, songeant à ces deux qui restaient seuls, dans le palais en ruine, les derniers d'un monde à demi écroulé, au seuil du monde nouveau. Dario et Benedetta venaient d'emporter tout espoir de vie, il n'y avait plus là que la vieille fille et le prêtre infécond, sans résurrection possible. Ah ! ces couloirs interminables d'une ombre lugubre, cet escalier froid et gigantesque qui semblait descendre au néant, ces salles immenses dont les murs se lézardaient de pauvreté et d'abandon ! et la cour intérieure, pareille à un cimetière avec

son herbe, avec son portique humide où pourrisaient des torses de Vénus et d'Apollon ! et le petit jardin désert, embaumé par les oranges mûres, dans lequel personne n'irait plus, maintenant qu'il n'y rencontrerait plus la contessina adorable, sous le laurier, près du sarcophage ! Tout cela s'anéantissait dans l'abominable deuil, dans le silence de mort, où les deux derniers Boccanera n'avaient plus qu'à attendre, en leur grandeur farouche, que leur palais, ainsi que leur Dieu, s'effondrât sur leurs têtes. Et Pierre ne percevait rien autre chose qu'un bruit très léger, un trot de souris sans doute, les dents d'un rongeur peut-être, l'abbé Paparelli, en train quelque part, au fond des pièces perdues, d'émietter les murailles, de manger sans fin la vieille demeure à la base, pour en hâter l'écroulement.

Le fiacre stationnait devant la porte, avec ses deux lanternes dont les deux rayons jaunes trouaient l'obscurité de la rue. Les bagages étaient chargés déjà, la petite caisse près du cocher, la valise sur la banquette. Et le prêtre monta tout de suite.

—Oh ! vous avez le temps, dit Victorine, restée debout sur le trottoir. Rien ne vous manque je suis contente de voir que vous partez à l'aise.

A cette minute dernière, il fut réconforté d'avoir là cette compatriote, cette bonne âme, qui l'avait accueilli, le jour de l'arrivée, et qui le saluait, au départ.

—Je ne vous dis pas au revoir monsieur l'abbé, car je ne crois pas que vous reviendrez de sitôt dans leur satanée ville... Adieu, monsieur l'abbé.

—Adieu, Victorine et merci bien de tout mon cœur.

Déjà, la voiture partait, au trot vif du cheval, tournait dans les rues étroites et tortueuses qui mènent au cours Victor-Emmanuel. Il ne pleuvait pas, la capote n'avait pas été relevée ; mais l'air humide avait beau être doux, le prêtre se sentit tout de suite pris de froid, sans vouloir perdre le temps à faire arrêter le cocher, un silencieux, celui-ci, qui semblait n'avoir que la hâte de se débarrasser de son voyageur.

Et, lorsque Pierre déboucha sur le cours Victor-Emmanuel, il fut surpris de le trouver déjà si désert, à cette heure peu avancée de la nuit, les maisons barricadées, les trottoirs vides, les lampes brûlant seules dans la mélancolique solitude. A la vérité, il ne faisait guère chaud, et le brouillard paraissait grandir, noyait de plus en plus les façades. Quand il passa devant la Chancellerie, il lui sembla que le sévère et colos-

sal monument se reculait, s'évanouissait dans un rêve. Et, plus loin, à droite, au bout de la rue d'Aracœli, étoilée de rares becs de gaz fumeux, le Capitole avait sombré en pleines ténèbres. Puis, le large cours se resserra, la voiture fila entre les deux masses sombres, écrasantes, du Gesù obscur et du lourd palais Altieri ; et ce fut dans ce couloir étranglé, où par les beaux soleils eux-mêmes tombait toute l'humidité des temps anciens, qu'il s'abandonna à une songerie nouvelle, la chair et l'âme envahies d'un frisson.

Brusquement, le réveil se faisait en lui de cette pensée, dont il avait eu parfois l'inquiétude de l'humanité, partie de là bas, de l'Asie, avait toujours marché dans le sens du soleil. Un vent d'est avait toujours soufflé emportant à l'ouest la semence humaine, pour la moisson future. Et depuis longtemps déjà, le berceau était frappé de destruction et de mort, comme si les peuples ne pouvaient avancer que par étapes, laissant derrière eux le sol épuisé, les villes détruites, les populations décimées et abâtardies, à mesure qu'ils marchaient du levant au couchant, vers le but ignoré. C'étaient Ninive et Babylone sur les bords de l'Euphrate, c'étaient Thèbes et Memphis sur les bords du Nil, réduites en poudres, tombées de vieillesse et de lassitude à un engourdissement mortel, sans qu'un réveil fut possible. Puis, de là, cette décrépitude avait gagné les bords du grand lac méditerranéen, ensevelissant dans la poussière de l'âge Tyr et Sidon, allant plus loin encore endoamir Carthage, frappée de sénilité en pleine splendeur. Cette humanité en marche, que la force cachée des civilisations roulait ainsi de l'Orient à l'Occident, marquait ses journées de route par des ruines, et quelle effrayante stérilité aujourd'hui que ce berceau de l'Histoire, cette Asie, cette Égypte, retournées au bégayement de l'enfance, immobilisées dans l'ignorance et dans la caducité, sur les décombres des antiques capitales, jadis maîtres du monde !

Au passage, à travers sa songerie, Pierre eut conscience que le palais de Venise, noyé de nuit semblait crouler sous quelque assaut de l'invisible. La brume en avait entamé les créneaux, et les hautes murailles, si redoutables, fléchissaient sous la poussée de l'obscurité croissante. Puis, après la trouée profonde du Corso, à gauche, désert lui aussi dans l'éclat blafard des lampes électriques, le palais Tortonia apparut sur la droite, avec son aile éventrée par la pioche des démolisseurs ; tandis que, de nouveau sur la gauche, plus haut, le palais Colonna allongeait sa façade morne, ses fenêtres closes, comme si,

déserté par ses maîtres, déménagé de son ancien faste, il attendait les démolisseurs à son tour.

Alors, au roulement ralenti de la voiture, qui commençait à gravir la montée de la rue Nationale, la rêverie continua. Est-ce que Rome n'était pas atteinte, est-ce que son heure n'était pas venue de disparaître, dans cette destruction que les peuples en marche laissaient continuellement derrière eux ? La Grèce, Athènes et Sparte s'ensommeillaient sous leur glorieux souvenirs, ne comptaient plus dans le monde d'aujourd'hui. Tout le bas de la péninsule italique était déjà gagné par la paralysie montante. Et, en même temps que Naples, c'était bien le tour de Rome désormais. Elle se trouvait à la limite de la contagion, à cette marge de la tache de mort qui s'étend sans cesse sur le vieux continent, cette marge où l'agonie se déclare, où la terre appauvrie ne veut plus nourrir ni supporter des villes, où les hommes eux-mêmes semblent frapper de vieillesse dès la naissance. Depuis deux siècles, Rome allait en déclinant, s'éliminait peu à peu de la vie moderne, sans industrie, sans commerce, incapable même de science, de littérature et d'art. Et ce n'était plus seulement la basilique de Saint Pierre, qui s'effondrait qui semait l'herbe de ses débris, comme autrefois de Jupiter Capitolin. Dans la rêverie noire et douloureuse, c'était Rome entière qui croulait en un suprême craquement, qui couvrait les sept collines du chaos de ses ruines, les églises, les palais, les quartiers entiers disparus, dormant sous les orties et les ronces. Comme Ninive et Babylone, comme Thèbes et Memphis, Rome n'était plus qu'une plaine rase, bossuée par des décombres, au milieu desquelles on cherchait vainement à reconnaître la place des anciens édifices, et qu'habitaient seuls des nœuds de serpents et des bandes de rats.

La voiture tournait, et Pierre reconnut, à droite, dans un trou énorme de nuit entassée, la colonne Trajane. Mais, à cette heure, elle se dressait noire, telle que le tronc mort d'un arbre géant, dont le grand âge aurait abattu les branches. Et, plus haut, en traversant la place triangulaire, lorsqu'il leva les yeux, l'arbre réel qu'il distingua sur le ciel de plomb, le pin parasol de la villa Aldobrandini, qui était la comme la grâce et la fierté de Rome, ne fut désormais pour lui qu'une salissure, le petit nuage de poussière charbonneuse qui montait du total écroulement de la ville.

Une épouvante le prenait maintenant, au bout de ce rêve tragique, dans sa fraternité inquiète. Et, lorsque l'engourdissement qui monte à tra-

vers le monde vieilli aurait dépassé Rome, lorsque la Lombardie serait prise, que Gênes, et Turin, et Milan, s'endormiraient comme Venise déjà s'endort, ce serait donc ensuite le tour de la France ! Les Alpes seraient franchies, Marseille verrait ses ports comblés par le sable, comme ceux de Tyr et de Sidon, Lyon tomberait à la solitude et au sommeil, Paris enfin, envahi par l'invincible torpeur, changé en un champ de pierres stérile, hérissé de chardons, rejoindrait dans la mort Rome, et Ninive, et Babylone, tandis que les peuples continueraient leur marche du levant au couchant, avec l'éternel soleil. Un grand cri traversa l'ombre, le cri de mort des races latines. L'Histoire, qui semblait être née dans le bassin de la Méditerranée, se déplaçait et l'Océan aujourd'hui devenait le centre du monde. Où en était-on de la journée humaine ? Partie de là-bas, du berceau, au lever de l'aube, l'humanité, d'étape en étape, semant sa route de ses ruines, se trouvait-elle à la moitié du jour, lorsque midi flamboie ? C'était alors l'autre moitié des temps qui commençait, le nouveau monde après l'ancien, ces villes d'Amérique où s'ébauchait la démocratie, où poussait la religion de demain, les reines souveraines du prochain siècle, avec, là-bas, au-delà d'un autre Océan, en revenant vers le berceau, sur l'autre face de la terre, l'Extrême-Orient immobile, la Chine et le Japon mystérieux, tout le pullulement menaçant de la race jaune.

Mais, à mesure que le fiacre gravissait la rue Nationale. Pierre sentait son cauchemar se dissiper. Un air plus léger soufflait, il rentrait dans plus d'espérance et de courage, La Banque, cependant, avec sa laideur neuve, son énormité crayeuse encore, lui fit l'effet d'un fantôme promenant son linceul dans la nuit. tandis qu'en haut des jardins confus, le Quirinal n'était qu'une ligne noire, barrant le ciel. Seulement, la rue montait, s'élargissait toujours, et sur le sommet du Viminal enfin, sur la place des Thermes, lorsqu'il passa devant les ruines de Dioclétien, il respira à pleins poumons. Non, non ! la journée humaine ne pouvait finir, elle était éternelle, et les étapes des civilisations se succédaient à l'infini. Qu'importait ce vent d'est qui roulait les peuples à l'ouest, comme charriés dans la force du soleil ? S'il le fallait, il reviendraient par l'autre face du globe, ils feraient plusieurs fois le tour de la terre, jusqu'au jour où ils pourraient se fixer dans la paix, dans la vérité et la justice. Après la prochaine civilisation, autour de l'Atlantique, devenu le centre, bordé des villes maîtresses, une civilisation encore nat-

trait, ayant pour centre le Pacifique, avec d'autres capitales riveraines, qu'on ne pouvait prévoir, dont les germes dormaient sur des rivages ignorés. Puis, d'autres encore, toujours d'autres, en recommençant toujours ! Et, à cette minute dernière, il eut cette pensée de confiance et de salut que le grand mouvement des nationalités était l'instinct, le besoin même que les peuples avaient de revenir à l'unité. Partis de la famille unique, séparés, dispersés en tribus plus tard, heurtés par des haines fratricides, ils tendaient malgré tout à redevenir l'unique famille. Les provinces se réunissaient en peuples, les peuples se réuniraient en races, les races finiraient par se réunir en la seule humanité immortelle. Enfin, l'humanité sans frontières, sans guerres possibles, l'humanité vivant du juste travail, dans la communauté universelle de tous les biens ! N'était-ce pas l'évolution, le but du laboureur qui se fait partout, le dénouement de l'Histoire ? Que l'Italie fût donc un peuple sain et fort, que l'entente se fit donc entre elle et la France, et que cette fraternité des races latines devint le commencement de la fraternité universelle ! Ah ! cette patrie unique, la terre pacifiée et heureuse, dans combien de siècles, et quel rêve !

Puis, à la gare, au milieu de la bousculade Pierre ne pensa plus. Il dut prendre son billet, faire enregistrer ses malles. Et, tout de suite, il monta en wagon. Le surlendemain, au lever du jour, il serait à Paris.

ENFIN

A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR

Pour les affections de la gorge, et des poumons le BAUME RHUMAL est le remède par excellence. Partout 25c la bouteille.

La ligne droite est toujours la plus courte. C'est probablement pour cela que le gouvernement fédéral fera construire un chemin de fer de la Rive Sud jusqu'à Québec en divisant les déficits de l'Intercolonial entre le Drummond et la nouvelle ligne.

SANS DISTINCTION

A tous les âges les affections de la gorge, et des poumons, sont guéries par le BAUME RHUMAL.

LE SUN

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada

Siege Social, Montrea

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surlntendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de ses principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890	08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142	60
Revenu pour 1896.....	1,886,258	00

O. LEGER,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

TÊTE GRISONNANTE ET MENACÉE DE CALVITIE

On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacée de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.

50 YEARS'
EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co., 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.